

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 48 (1903)
Heft: 6

Artikel: Coupt d'œil sur la guerre sud-africaine [fin]
Autor: Favre, Camille
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338061>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLVIII^e Année.

N^o 6.

Juin 1903.

COUP D'ŒIL

SUR LA

GUERRE SUD-AFRICAINE

(FIN) ¹

CAVALERIE

L'auteur des *Betrachtungen* remarque que la cavalerie anglaise a obtenu peu de résultats soit dans le combat soit dans le service de sûreté. Il ne connaît qu'une seule attaque de cavalerie réussie, celle de Donkerhoek (Eerste-fabrik), où cette arme prit en flanc et roula, d'un bout à l'autre, une mince et longue ligne de Boers.

A ce haut fait, on peut cependant en ajouter deux autres que l'auteur a omis : la charge du 5^e lanciers à Elandslaagte, qui sera peut-être une des dernières faites avec cette arme ², et celle de la division French, enlevant les positions qui barraient, au nord de la Modder, la route de Kimberley. Spectacle inoubliable, dit un témoin oculaire ³. En effet, 3000 cavaliers chargèrent, sous la protection des canons, contre des positions aussi pourvues d'artillerie et les emportèrent d'un seul élan (15 février 1900). Il est certain, cependant, que de

¹ Voir les numéros de mars et d'avril 1903 de la *Revue militaire suisse*.

² Par ordonnance du 4 mars 1903, la lance vient d'être définitivement supprimée dans la cavalerie anglaise. Bien que, dit ce texte, la cavalerie soit armée du sabre et de la carabine, la carabine (ou le fusil) devra désormais être considérée comme l'arme principale du soldat de cavalerie. Les lanciers et dragons conservent, il est vrai, la lance, mais pour la parade seulement. Cette instruction de lord Roberts marque une date dans l'histoire de la cavalerie.

³ *French's Cavalry Campaign*, par Maydon.

pareilles occasions sont rares, dans un temps où un corps de cavalerie peut-être arrêté par quelques fusils.

Mais les résultats d'une seule charge réussie sont si considérables que l'on ne renoncera pas à exercer cette méthode de combat. Peut-être, une cavalerie autrement dressée, et sachant mieux se dissimuler, arrivera-t-elle à augmenter les chances d'un genre d'attaque qui ne réussira que par surprise ou contre un ennemi démoralisé. Peu importe, du reste, que l'on charge avec le sabre ou que l'on se serve d'armes à feu ou des deux successivement. Si l'on attaque à cheval, dit le comte Sternberg, on peut faire un usage brillant d'une carabine légère avec baïonnette¹.

Dans ce sens, Anglais et Boers ont beaucoup chargé durant la guerre de guérillas, où l'on cherchait surtout à surprendre l'ennemi dans son camp. Si la surprise réussissait, on poussait la charge à fond. Dans le cas contraire, il fallait pouvoir mettre rapidement pied à terre pour former une ligne de feu. Les Boers étaient extrêmement remarquables dans ce genre d'exercice, qui deviendra fréquent dans l'avenir. En voici un exemple curieux qui nous montre les Anglais vainqueurs par les procédés boers, tandis que leurs adversaires évoluent, au contraire, du côté de l'ancienne tactique. Le 11 avril 1902, au moment où la guerre allait se terminer, 1900 Boers, sous les ordres de Kemp, attaquèrent à Rooiwal les troupes du colonel Kekewitch². Ils chargèrent à cheval et en tirant, formés sur deux rangs botte à botte, tandis que les Anglais, mettant pied à terre, avancèrent en tirailleurs et repoussèrent les Boers. En d'autres occasions, cependant, ces derniers s'étaient servis de cette dernière méthode contre la cavalerie anglaise, approchant parfois de celle-ci jusqu'à 5 ou 600 mètres.

En résumé, on peut prévoir un changement complet dans l'emploi de la cavalerie. Sa tâche, qui deviendra différente soit dans la préparation soit dans le combat, ne pourra plus être séparée désormais du combat à pied³.

¹ *Meine Erlebnisse und Erfahrungen im Boerenkriege*, par le comte Adalberg Sternberg, Berlin 1901, Reimer. Nous reviendrons plus bas sur cet ouvrage.

² Voir le rapport de Lord Kitchener. — Rooiwal est dans le sud-ouest du Transvaal, sur la rivière Harts et au confluent du Brackspruit.

³ Voir l'étude intéressante intitulée *Cavaliers et dragons*, dans la *Revue des Deux-Mondes* des 15 décembre 1902 et 1^{er} janvier 1903. — Sternberg. — Callwell. — Voir aussi, dans la *Revue militaire suisse* de février 1903, une note du capitaine C. Sarasin sur la *Nouvelle tactique de la cavalerie*.

Avant l'action d'abord, sans renoncer à percer le rideau de petits détachements qui couvriront le front de l'ennemi, elle devra consacrer plus de temps à cette opération et sera forcée d'agir à pied chaque fois qu'elle rencontrera quelque résistance. Si elle veut pénétrer plus avant, elle cherchera des brèches dans la ligne adverse et se fera, à cet effet, renseigner par des éclaireurs spéciaux, ou bien elle s'avancera contre les ailes ennemies et cherchera à les tourner. De l'une ou l'autre façon, elle pénétrera sur les derrières ou sur les flancs, coupera les communications et portera le désordre dans les lignes et les trains. C'est ainsi qu'a agi la cavalerie américaine dans les fameux raids de la guerre de Sécession¹, obtenant des succès considérables, soit en combattant à pied soit en chargeant à cheval avec le revolver, à peu près comme on le faisait au XVII^e siècle.

Dans tous les temps, du reste, on s'est servi de la cavalerie et particulièrement des dragons, pour le combat à pied. L'auteur de *Cavaliers et dragons* donne sur cette histoire, redevenue actuelle, des détails curieux. Il est certainement singulier que la cavalerie européenne n'ait pas, depuis trente ans, tiré parti de ces expériences et, surtout, que les pratiques de la guerre de Sécession n'aient pas eu une influence plus considérable sur l'emploi de cette arme. Quant à la guerre de guérillas d'Afrique, bien qu'elle n'ait pas donné lieu à de grands événements militaires, elle sera particulièrement intéressante à étudier en détail au point de vue des mouvements des unités montées. Ce sont là des horizons nouveaux pour la cavalerie ; mais, si ils répugnent à son passé, on peut dire qu'ils lui ouvrent dans l'avenir un champ très vaste et singulièrement important.

Dans le combat proprement dit, les grands chocs de cavalerie, devenus inutiles, seront remplacés par le combat à pied. En effet, si de pareilles rencontres se produisaient autrement que par surprise, l'avantage appartiendrait sans conteste à celui des deux adversaires qui mettrait le plus promptement pied à terre.

Enfin, la cavalerie peut être envisagée non seulement au point de vue du service de sûreté et dans le combat, mais aussi au point de vue de la mobilité et du transport rapide d'un corps, d'un point à un autre. Sous ce rapport, la guerre

¹ *Stonewall Jackson and the American Civil War*, par le lieutenant-colonel Henderson, 2 vol., Longmans Green and Co, Londres 1903.

d'Afrique a beaucoup appris et nous avons vu les Boers faire de cette mobilité un usage remarquable, soit dans le domaine de la tactique, soit dans celui de la stratégie.

Dans ce dernier cas, la troupe montée peut aller occuper solidement, hors de portée de l'infanterie, un point important et le tenir, avec ou sans artillerie, jusqu'à l'arrivée du corps principal. Dans le domaine de la tactique et au milieu du combat, elle atteindra rapidement un point faible du champ de bataille où l'on ne saurait porter assez vite des renforts à pied. Grâce à ces mouvements exécutés sur des lignes intérieures, on pourra parfois corriger, au dernier moment, des dispositions prises à distance de l'ennemi et avant que la situation soit connue.

Bien que cet ordre de réflexions découle directement de la guerre d'Afrique, l'auteur des *Betrachtungen* est assez bref sur ce sujet. Il remarque cependant que, dans l'avenir, les formations d'infanterie offriront des chances à une attaque de cavalerie, surtout sur des flancs insuffisamment protégés. Si on ne peut, dit-il, employer chez nous la cavalerie uniquement comme infanterie montée, cette dernière rendra cependant de grands services, particulièrement dans le combat d'avant et d'arrière-garde où elle peut avancer ou disparaître rapidement et arrêter longtemps l'ennemi, en déployant une ligne mince et étendue. A cet effet, la cavalerie prendra soin de dérober à la vue la faiblesse de ses effectifs. Dans le combat d'arrière-garde, particulièrement, ces avantages sont manifestes.

Quant aux chevaux ils ne devront pas être tenus trop loin de la ligne, soit à 100 ou 200 mètres en arrière, par exemple au pied d'une colline. Les Boers pouvaient ainsi laisser approcher les Anglais à 400 ou même 300 mètres, avant de regagner leurs montures. En Europe, les bois et les maisons peuvent très bien remplacer les kopjes africains.

Il semble cependant qu'il ne faut pas se faire trop d'illusions sur la résistance de l'infanterie montée, non plus que sur sa force offensive dans le combat à pied. Nous avons vu que cette offensive, chez les Boers, a été très limitée, malgré leurs qualités natives de tirailleurs. Du côté des Anglais, l'infanterie montée irrégulière a aussi eu des défaillances. On peut, il est vrai, attribuer en partie ces lacunes à un manque d'entraînement, chez des troupes de milices formées à la hâte soit du côté boer soit du côté anglais.

Néanmoins, il est bien évident que, pour le moment du moins, un cavalier une fois à pied n'est plus que l'ombre de lui-même et ne peut être comparé à un soldat d'infanterie qui ne laisse rien derrière lui. La question des chevaux, la pensée qu'à un moment donné on doit aller les rejoindre et qu'il faudra

le faire à temps nuiront longtemps encore à la solidité de l'infanterie montée. De tout temps il en a été ainsi, et, à l'époque de Louis XIV, on lui adressait déjà les mêmes reproches.

D'autre part, il n'est pas exact de dire que l'infanterie montée n'a rien de la cavalerie que le moyen de transport. Si, au moment de la lutte, elle reste un corps de fantassins plus ou moins gêné par ses chevaux, dans la préparation du combat, il faut à ses officiers le même coup d'œil et la même rapidité de décision qu'à l'officier de cavalerie. La phase préparatoire dans l'offensive peut être extrêmement courte et fertile en surprises¹.

Soit au point de vue de la solidité soit au point de vue de la manœuvre, il faut donc se garder de penser que l'infanterie montée puisse, sans inconvénient, n'être qu'une mauvaise cavalerie. Pour obtenir de cette arme tout ce qu'on en attend, elle devra être, au contraire, instruite avec le plus grand soin dans les deux services.

En effet, lorsqu'on cherche à surprendre l'ennemi, on ne sait pas, jusqu'au dernier moment, si l'on devra pousser à fond ou mettre pied à terre. L'infanterie montée devra donc aussi apprendre à charger et elle se rapprochera ainsi tous les jours de la cavalerie. C'est ce qui explique pourquoi, dans l'histoire, les corps similaires, les dragons par exemple, ont toujours tendu instinctivement à rentrer dans le giron de la cavalerie. Dorénavant on appellera infanterie montée la mauvaise cavalerie, tandis que la cavalerie sera forcée, par la tactique moderne, d'être aussi de la bonne infanterie montée.

Mais, dans la pratique, les succès de cette arme ne lui assureront pas en Europe un rôle aussi considérable qu'on pourrait le supposer. Si la guerre d'Afrique doit agir beaucoup sur l'instruction et l'emploi de la cavalerie, il ne semble pas qu'elle puisse avoir une grande influence sur son organisation. Dans des pays à demi-civilisés, où l'homme naît pour ainsi dire à cheval et où une monture ne coûte rien, une infanterie montée très nombreuse est l'arme naturelle. L'Angleterre, comme elle l'a prouvé, peut, soit dans ses colonies, soit dans

¹ A ce propos, nous avons cité, dans un autre travail, le cas de la colonne Gough, surprise par les Boers, à Bloodriverport (17 septembre 1901), dans un mouvement offensif exécuté au galop. — Voir, dans la *Revue militaire suisse* de février 1902, *L'expédition de Botha*.

la mère-patrie, recruter des forces montées considérables qui seront pour elle une grande ressource. La Russie, avec ses cosaques et ses asiatiques, pourra aussi agir de même. Chez les autres nations, l'infanterie montée, pour beaucoup de raisons, principalement financières, ne saurait être organisée sur un grand pied. On préférera donc, s'il y a lieu, procéder à une augmentation de la cavalerie, dans des proportions qui resteront forcément modestes, et disposer ainsi d'hommes complètement dressés et solides qui, par suite des nouvelles conditions faites à cette arme, combattront plus souvent à pied qu'à cheval, mais pourront faire à volonté les deux services.

En ce qui concerne la poursuite par la cavalerie, l'auteur donne en exemple les procédés des Boers. Ce n'est pas par derrière, mais sur les flancs, qu'ils suivaient l'ennemi en retraite, mettant pied à terre lorsque la situation était propice et attaquant par le feu seulement. Au contraire, les tentatives de la cavalerie anglaise, de charger pendant la poursuite, ont presque toujours échoué, vu qu'il suffisait de quelques fusils pour les arrêter.

Ce chapitre se termine par des détails intéressants sur le service des patrouilles, le plus dangereux et le plus difficile pour la cavalerie moderne. La base de l'organisation des patrouilles devra être cherchée dans le fait, déjà mentionné, que quelques hommes, placés à couvert, peuvent arrêter longtemps, par leur feu, des forces montées beaucoup plus considérables, ceci d'autant plus que le cavalier est une excellente cible. Si donc, ce dernier reste à cheval, il ne pourra rapporter aucune information utile, sinon qu'à tel ou tel point il a reçu du feu. La patrouille, pour observer, doit descendre de cheval et ramper. Elle sera, le plus souvent, divisée en plusieurs groupes, surtout si elle a pour objectif de s'emparer d'un point d'observation.

La meilleure patrouille sera donc la patrouille boère qui, composée de 25 à 30 hommes, sera assez forte pour pouvoir percer au travers des avant-postes. S'il s'agit seulement d'observer, on laisse la patrouille en arrière et le chef s'avance avec quelques hommes. Les patrouilles anglaises, fortes de 5 à 7 hommes en général, étaient trop faibles pour agir et, comme elles restaient généralement montées, elles ne pouvaient se renseigner. La conséquence était pour les Anglais l'ignorance des faits et gestes de l'ennemi, ainsi que de nombreuses surprises. Toutefois, le service d'éclaireurs des Boers se montrait souvent mauvais et même nul, vu le manque d'esprit d'entreprise des burghers. Aussi cette tâche a-t-elle été fréquemment confiée aux étrangers, malgré leur peu de connaissance des choses du pays. L'auteur a fait lui-même ce service, avec 25 hommes, pour le compte de Botha et dans l'est du Transvaal, se trouvant, pendant six semaines, constamment au milieu des Anglais.

La nuit, le mieux est d'avancer aussi loin que possible avec le gros de la patrouille et de le mettre à l'abri dans un bouquet d'arbre ou derrière des maisons, situation dans laquelle il ne risque aucune attaque sérieuse, tant que l'obscurité dure. En effet, si, laissant le gros en arrière, on fait aller et venir de petites patrouilles sur de longs parcours, ce service devient à la longue trop fatigant pour celles-ci.

Fondé sur cet état de chose nouveau, on a beaucoup reproché à la cavalerie anglaise de ne pas avoir rendu à son armée de meilleurs services. Ici, comme dans l'infanterie, l'instruction individuelle a fait défaut. Mais, on doit constater aussi l'énorme difficulté que l'on éprouve à dresser, en plein veldt, au service d'éclaireurs, des hommes sortant de la vie civilisée. La cavalerie anglaise est partie pour l'Afrique avec les traditions de 1870, où trois uhlands effrayaient une ville ou un village, et il a été difficile de modifier de suite ces errements. Cependant, elle aussi a beaucoup appris avec le temps. Constatant les petits résultats obtenus au début par cette arme, le comte Sternberg ajoute : « C'est seulement lorsqu'elle s'est jointe à l'infanterie montée qu'elle est devenue redoutable. »

III. Conclusions.

Pour offrir à nos lecteurs un résumé exact du champ que nous venons de parcourir, il est nécessaire de leur soumettre, au moins dans leurs parties essentielles, les conclusions tirées des événements par nos témoins oculaires, résumé auquel nous ajouterons celui du comte Sternberg, officier autrichien, qui a fait campagne du côté boer. Le procédé sera un peu plus long que si nous formulions nos propres conclusions, mais nous éviterons ainsi le risque de substituer nos idées personnelles aux opinions de ceux qui ont assisté aux événements.

En ce qui concerne le major Callwell, qui ne nous a point donné de résumé, mais conclut à chaque chapitre de son livre, nous nous bornerons à lui emprunter quelques passages de portée générale.

Commençons par les réflexions très détaillées de l'auteur des *Betrachtungen* que nous nous voyons forcé d'abréger considérablement.

Au début du combat, si les artilleries ne sont pas trop inégales, il sera rare que l'une d'entre elles puisse imposer sa supériorité. Cependant, même insuffisamment soutenue par le canon, l'infanterie devra et pourra attaquer avec chances de succès. Elle devra seulement tenir compte des conditions modernes de la lutte, c'est-à-dire chercher à tirer et se couvrir d'une façon continue. Malgré le peu d'effet du tir d'artillerie contre un ennemi couvert, il devra, cependant, être poursuivi aussi longtemps que possible, car il suffit d'un champ de tir de 100 m. pour permettre au défenseur de repousser l'infanterie à coups de fusil.

Si, à un moment donné, l'assaillant éprouve de grandes pertes, il ne conserve guère de chances de succès. Ces pertes se produisent d'ordinaire dans un instant très court et par suite, elles ont un effet moral considérable. Souvent, même aux grandes distances, quelques mètres parcourus sous le feu d'artillerie suffisent à arrêter une troupe assaillante, vu qu'il est difficile de se couvrir contre les shrapnels.

Si l'on doit, dans la règle, tirer avec le fusil à partir de 1000 ou 800 m., le feu décisif ne commence que lorsqu'on distingue les têtes des ennemis, c'est-à-dire au plus tôt à 500 m. Jusque là le feu d'infanterie ne sert qu'à inquiéter, sans résultat positif.

L'infanterie allemande, dans les limites de ses formes tactiques actuelles et de son fractionnement de combat (*Gefechtsgliederung*), devra procéder en gros comme les Boers, en comptant seulement sur le feu pour chasser l'ennemi. Ceci demandera beaucoup de temps et peut amener des pertes écrasantes. Les tirailleurs de l'assaillant devront donc être très exercés, afin d'arriver à se couvrir comme le défenseur. Quant à la conduite du détail du combat elle doit être laissée aux sous-ordres et il devient impossible, en terrain découvert, de diriger des unités importantes.

La supériorité d'un petit nombre de fusils opérant dans la défensive force à continuer le combat offensif d'une façon trainante dans le terrain découvert, tout en cherchant à réunir des forces sur les ailes pour obtenir un feu concentrique. On ne pourra avoir un succès sur le front que là où le terrain permettra d'approcher en se couvrant.

Comme la contre-attaque, qui fait perdre au défenseur tous ses avantages, est devenue chanceuse, l'assaillant pourra, comme le défenseur, étendre son front, même en présence de forces supérieures¹ et mettre un moins grand nombre d'échelons en profondeur. Par suite de ces dispositions, les fronts ont atteint, en Afrique, des étendues de 25 à 45 kilomètres.

En somme, l'infanterie ne pourra attaquer que dans un terrain favorable. Dans le cas contraire, il faudra attendre la nuit et se fortifier. Si les couverts sont insuffisants pour une ligne dense, mieux vaudra placer plusieurs lignes l'une derrière l'autre et occuper d'une façon fixe des points d'appui, au moyen de groupes assez forts pour attirer par leur feu le tir de l'ennemi. Dès que l'on atteint les derniers couverts (dès 800 ou 600 m., si le terrain est découvert), il faudra, autant que possible, renforcer la ligne de feu; car cette opération devient extrêmement difficile par la suite. Souvent, en effet, les réserves ne pourront atteindre la ligne de feu ou subiront des pertes considérables. Mais, la grosse difficulté, consiste à franchir les derniers 200 m.

Dans la dernière période décisive du combat, qui peut durer des heures, peu d'hommes doivent s'avancer à la fois et ils le feront en rampant, car une seule imprudence peut tout perdre. Très rarement, on pourra s'assurer de l'effet de son feu sur l'ennemi. Si, trompé par son silence, on se met à avancer en masse, on n'aura pas le temps de se couvrir avant de recevoir le feu. On ne peut donc entrer dans la position que lorsqu'on est sûr que l'adversaire a disparu.

L'exemple des Anglais et ceux de Plevna, Wörth et Gravelotte montrent qu'il est dangereux de se livrer, en temps de paix, à des exercices impraticables

¹ Tout en limitant au minimum le front occupé par chaque compagnie.

en campagne, car, lorsque la guerre a éclaté, il est trop tard pour changer de méthode.

Comme on le voit, l'auteur des *Betrachtungen* ne dissimule en aucune façon la nécessité de changements très profonds dans la tactique européenne. S'il hésite parfois à tirer de ses expériences des conclusions positives, c'est qu'il tient à distinguer entre les pratiques abusives du temps de paix et des dispositions réglementaires qu'il considère comme pouvant s'adapter à la nouvelle tactique. Il conclut néanmoins que ces pratiques sont extrêmement dangereuses.

Le major Callwell est plus catégorique encore en ce qui concerne les difficultés que rencontre l'attaque dans des terrains peu favorables.

La possession de l'initiative et de l'influence morale, dit cet auteur, sont sans doute de grande importance, mais les modifications de l'armement ont introduit des facteurs de plus grande importance encore dans cette question... Le défenseur est invisible, on ne peut compter ni voir les canons. L'exacte position de la ligne ennemie est inconnue. Les troupes, en avançant, sont criblées de projectiles qui viennent on ne sait d'où. Elles souffrent des pertes considérables et éprouvent des doutes très sérieux sur celles que leurs armes infligent à l'ennemi. Ceci est l'effet de la poudre sans fumée, et la cause est la suivante : Quelque favorable que soit le terrain, l'assaillant ne peut être toujours à couvert et il est forcé de se montrer pour avancer, tandis que le défenseur peut rester immobile et toujours couvert. Jadis, avec la poudre noire, ce désavantage cessait au moment où le défenseur ouvrait le feu, mais maintenant il persiste jusqu'à très petite distance (*close range*).

Mais une autre raison contribue encore à faire perdre à l'offensive ses avantages. C'est le terrible effet du feu de magasin, dans la dernière phase, auquel l'assaillant est obligé de s'exposer complètement. Si, d'autre part, l'ancienne contre-attaque est devenue difficile, c'est seulement par le mouvement tournant ou par une sorte de sape (c'est-à-dire la fortification de positions successives) que l'attaque pourra avoir le dessus.

Et, plus loin, il dit : Beaucoup de ceux qui ont pris part aux combats du Natal, ont eu l'impression qu'un défenseur bien couvert ne peut être attaqué, sinon par des forces très supérieures.

Et ailleurs : Il semble hors de doute qu'une bonne artillerie, bien fournie de munitions, bien couverte et qui aura repéré les distances¹, aura le dessus dans la défensive sur un assaillant à découvert, même si cet assaillant est en forces supérieures, et cela dans tous les terrains, mais surtout dans les terrains nus. Il suffit pour cela de peu de canons bien cachés. C'est surtout dans les mouvements préparatoires de l'attaque que l'artillerie est exposée. Les jours de la mise en batterie audacieuse à découvert sont comptés.

Aujourd'hui, tout pousse à la dispersion de l'artillerie par batteries isolées.

¹ Les Boers marquaient de blanc les termitières éparses dans la plaine, sur la face tournée du côté de la défense.

Une longue ligne de batteries est une cible qui peut souffrir beaucoup du feu subit d'un seul canon. La position exacte de l'ennemi étant difficile à discerner, il sera aussi moins nécessaire de faire désigner des buts à des masses d'artillerie par une autorité supérieure. Du reste, la concentration du feu pourra être obtenue au besoin dans la dispersion. Aussi, vu la grande extension des fronts, on peut se demander si l'artillerie ne devrait pas être attachée aux brigades d'infanterie et non aux divisions.

Il faudra même parfois en arriver à diviser l'unité de batterie pour pouvoir mieux dissimuler les canons, un seul canon bien caché pouvant avoir plus d'effet qu'une batterie mal couverte. A cet égard, ce n'est pas la méthode des Boers de disperser leurs canons qui a été fautive, mais l'infériorité du service et des projectiles. La nécessité du couvert étant ainsi proclamée, tout couvert, naturel ou artificiel, sera le bienvenu (y compris le bouclier).

Le défenseur devra donc réserver pour le dernier moment une partie de son feu et l'artillerie assaillante soutenir jusqu'au dernier moment son infanterie¹. Lorsqu'elle ne pourra plus tirer sur la ligne de feu, elle devra allonger son tir, pour atteindre un peu plus en arrière les réserves.

Si, jusqu'ici, nous n'avons fait que mentionner en passant les *Souvenirs* du comte Sternberg, c'est que ce charmant volume n'est pas un ouvrage de tactique et que celle-ci n'y est abordée que sous forme de conclusions tirées des premiers événements de la guerre. Il n'en est pas moins remarquable qu'ayant été fait prisonnier par les Anglais un peu avant le combat de Paardeberg, le comte Sternberg ait pu préciser hardiment, en quelques pages, les principaux résultats d'une guerre, qui devait durer encore plus de deux ans². A un moment où la défaveur dont jouissait en Europe la cause des Anglais réagissait sur les jugements portés sur leurs troupes, Sternberg, qui venait du côté opposé, a su distinguer, sous les défauts de cette armée, ses fortes qualités et discerner les grands obstacles qu'elle avait à vaincre.

Les conclusions du comte Sternberg s'accordent avec celles que nous venons de résumer en ce qui concerne les transformations opérées par la poudre sans fumée et le nouvel armement, et spécialement l'offensive en terrain découvert. Dans ce dernier cas, l'énergie même (*Schneid*) devient dangereuse et les effectifs inutiles. La conséquence, c'est l'augmentation des fronts, la nécessité de diminuer les réserves et de se former en ordre très ouvert.

Pour y arriver, il faut réduire les unités, soit les compagnies et les esca-

¹ Ici, Callwell cite un autre exemple, un peu différent du cas de Monte-Cristo. A Pietershill, une batterie d'obusiers a pu continuer son feu sur les tranchées boères, jusqu'au moment où l'assaillant était arrivé à 100 m. de celles-ci.

² Bien que le bel ouvrage de feu le capitaine Gilbert, *La guerre africaine* (Paris 1902) ne soit pas celui d'un témoin oculaire, il doit être signalé, pour des motifs analogues, à l'attention de nos lecteurs qui y trouveront, outre un historique de la première partie de la guerre, des conclusions du plus haut intérêt.

drons et jusqu'aux divisions elles-mêmes. Dans les corps d'armée, il faudra, pour aller rapidement de l'avant, disposer de petites divisions légères formées de troupes montées, d'artillerie légère et d'infanterie en partie transportable sur voitures.

Dorénavant, il faudra éviter le découvert et même se fortifier. A ce point de vue, il est important de distinguer les masques des abris dans le terrain¹. Dans la défensive, il faudra également éviter les localités, qui sont de véritables nids à bombes, et gagner les champs. Un terrain ouvert ayant derrière lui une crête et des flancs découverts (Magersfontein), voilà l'idéal de la défense. En effet, le défenseur ne doit pas se placer sur la crête, où il est plus ou moins visible et où la retraite ne lui est que trop aisée, mais en bas et en avant de la colline.

Pour la cavalerie, son rôle sera le plus difficile. L'offensive hardie et la mobilité, au point de vue stratégique, et le combat à pied, au point de vue tactique, caractériseront son action. Les traditions et l'instruction devront donc être changées et la carabine à baïonnette adoptée².

L'artillerie est l'arme la plus en retard pour le moment et le fusil l'a distancée. Cependant, contre des troupes surprises dans une formation défectueuse, elle est terrible. Au début du combat, la canonnade traditionnelle ne sert de rien qu'à déceler des positions et, en général, le tir au delà de 4000 mètres est nul, à moins que l'on ne repère d'avance toutes les distances. L'artillerie devra se couvrir et se dissimuler dans les fonds et non chercher les crêtes. Son tir sera meilleur et elle sera moins vue. Etant donné son peu d'effet contre une position, sa principale utilité sera de couvrir la retraite et de poursuivre l'ennemi. Elle remplacera ainsi la cavalerie qui, cessant d'être active, devient, en pareil cas, soutien d'artillerie. On peut considérer qu'un seul canon à long recul, tirant 24 coups par minute, vaudra toute une ancienne batterie de 6 pièces. Cependant, tant que l'on n'aura pas trouvé un bon distancimètre, les projectiles resteront plus ou moins inoffensifs³. En somme, il faut se garder de se charger d'artillerie, car ses colonnes alourdissent toute l'armée.

Le comte Sternberg, qui est officier de cavalerie, s'est bien rendu compte que c'est par l'infanterie que l'on vainc ou que l'on meurt. Il faut donc qu'elle soit de première qualité, sachant surtout tirer et marcher. Une armée, ainsi composée, sera plus chère, mais moins nombreuse. A quoi bon un bataillon de 1000 hommes, si (dans l'offensive) aucun de ces hommes ne touche un seul coup et si

¹ Sur les buissons, par exemple, l'ennemi concentre volontiers son feu. L'auteur a trouvé, à Magersfontein, derrière un bosquet, 300 morts et blessés anglais. Tout masque visé par l'ennemi devra être aussitôt évacué. On se portera quelques pas en dehors, comme les Boers le pratiquaient parfois, même avec leurs canons. — A ce propos, nous croyons pouvoir citer aussi l'exemple de Modderriver, où une partie des Boers, simplement masqués dans les buissons du bord de la rivière, a subi de grandes pertes.

² Pour les longues routes, qui devront être faites à une allure rapide, on pourrait imiter, dit Sternberg, les Boers qui ont adopté, pour ménager cheval et cavalier, deux allures artificielles très rapides. Dans l'allure lente, le cheval trotte de l'arrière-main et marche au pas rapide avec les membres antérieurs. Dans l'allure rapide, il galope derrière et trotte devant.

³ Ceci s'applique, sans doute, surtout à l'offensive.

l'artillerie enlève à ce bataillon 30 % de son effectif. Cet effectif n'est qu'une cible et 50 bons tireurs vaudraient mieux. Les balles des Anglais, malgré tous leurs exercices de tir, n'ont, pour ainsi dire, rien touché dans l'offensive. Que sert, en effet, d'apprendre à tirer debout ou à genou sur de hautes cibles, lorsque, dans la pratique, il faut tirer couché sur des buts placés très bas.

En outre, la prochaine guerre montrera que l'armée nationale, avec ses masses et son défaut de mobilité, est une pure sottise. Il faut une petite armée permanente très bonne et appuyée par des milices. Les grosses armées, qui tiendront des fronts formidables, ne pourront se remuer. Elles encombrant, remplissent et consomment tout. A Jacobsdal, on a vu 50 000 Anglais être presque dépourvus de nourriture, après avoir avancé 30 milles seulement. La moindre erreur affamera donc des corps d'armée entiers. Ces problèmes deviennent clairs seulement en présence de l'infanterie.

La grande question de l'avenir est le maintien de l'offensive. Après avoir constaté ses dangers tactiques, le comte Sternberg ajoute cependant : Malheur à qui la rejette par principe *dans le domaine stratégique*, car, bien conduite, elle vaincra, surtout si elle possède la mobilité. En effet, les mouvements tournants devront être étendus au delà de 200 ou 300 km. Enfin, il faudra que, dans cette entreprise risquée, tout soit prévu pour une retraite normale (perpendiculaire au front), sans quoi, en cas d'échec, on perdra son armée par régiments entiers. Cette retraite devra être appuyée en arrière par des fortifications et des approvisionnements² soigneusement préparés.

A ces conclusions assez concordantes dans les grandes lignes, nous ne joindrons qu'une seule remarque au sujet de la nature des terrains que nous avons envisagés. Si, la plupart du temps, les observations des auteurs cités s'appliquent au terrain découvert et si, personnellement, nous avons toujours eu en vue, dans ce travail, le cas d'une attaque frontale à découvert, c'est que seul ce cas particulier, qui a été le plus fréquent dans la guerre d'Afrique, est assez bien défini, topographiquement parlant, pour que l'on puisse en raisonner d'une façon claire. En outre, il représente la plus importante parmi les hypothèses tactiques, puisque la formation qui devra être appliquée en terrain ouvert, devra l'être plus ou moins aussi dans les autres cas.

En terrain varié, on rencontrera, peut-être inopinément, des espaces découverts qu'il faudra traverser. Or, une fois parti en formation serrée, sur un front étendu, il sera difficile de retirer des troupes du feu ou d'élargir son front pour passer à une formation moins dense, tandis qu'on pourra toujours tirer de la profondeur des renforts pour épaisir une ligne de feu trop faible, si cela est nécessaire.

² Ces notions générales sont appliquées, par le comte Sternberg, à l'hypothèse d'une guerre entre la Russie et l'Autriche esquissée à grands traits.

Si l'on passe de l'attaque d'une position aux combats de rencontre, l'on a à faire à une double offensive, sujette à tous les hasards d'un terrain qui n'est ni choisi ni connu d'avance. A cause de cet imprévu, les combats de rencontre resteront les plus difficiles à conduire et les plus meurtriers. Ainsi, deux armées ou deux fractions d'armée pourront arriver inopinément l'une sur l'autre sans avoir le temps de terminer leur déploiement. Le détachement qui sera surpris dans cette opération par le feu d'un petit corps bien posté¹ risquera d'éprouver des pertes considérables et d'être mis dans une grande confusion.

On peut cependant conjecturer que, vu les avantages de la défensive, celui des deux adversaires qui sera en mesure de se saisir d'une position favorable, se hâtera de l'occuper au moins momentanément, tout en se réservant de conserver l'offensive sur d'autres parties de son front, par exemple sur les ailes. Néanmoins, à cause de l'imprévu de la situation et parce que le défenseur sera forcément moins bien couvert, les combats de rencontre offriront certainement à l'attaque frontale des chances meilleures que celles d'une offensive conduite contre une position occupée et préparée d'avance.

IV. Deux points douteux.

Tout en admettant l'exactitude des faits tactiques que nous avons cherché à résumer, on peut élever, au point de vue européen, contre les conclusions qui précèdent, deux objections principales qu'il faut examiner. La première concerne l'action de l'artillerie.

C'est le fusil surtout qui a régné en maître dans la guerre sud-africaine, faute d'avoir en face de lui un matériel d'artillerie suffisant pour soutenir l'offensive de l'infanterie en terrain découvert. L'artillerie à tir rapide n'a, pour ainsi dire, pas paru et son influence à venir reste une inconnue.

Dans quelle mesure l'intervention de cette artillerie perfectionnée pourra-t-elle modifier les résultats futurs? C'est là un problème sur lequel, croyons-nous, personne n'est encore complètement fixé et que nous n'avons point la prétention de résoudre. Toutefois, on peut chercher à se rendre compte si la

¹ Par exemple un corps de cavalerie.

guerre d'Afrique fournit quelques indications sur les limites dans lesquelles cette action sera renfermée par la nature des choses et les conditions tactiques générales.

Le capitaine Gilbert, citant le général Langlois¹, fait remarquer qu'il est très dangereux de considérer les expériences de polygone, faites avec un nouveau matériel, comme correspondant aux réalités de la guerre. Si, comme le dit le général Langlois, l'effet d'un système d'armement nouveau peut être mesuré en le comparant au rendement d'un autre système qui a subi l'épreuve du feu, il y aura lieu d'éprouver quelques doutes au sujet de l'action de la future artillerie.

Certainement, l'ancienne artillerie, celle qui a paru dans la guerre d'Afrique, n'a pas tenu ce qu'elle promettait. L'effet de ses projectiles contre un ennemi couvert, même contre un but précis qui se présente rarement avec la poudre sans fumée, a été très inférieur à ce que l'on attendait et elle n'a agi qu'à découvert. Si grande a été cette infériorité que son effet moral lui-même en a souffert. D'une façon relative, n'en sera-t-il pas un peu de même de l'artillerie à tir rapide, malgré les plus belles expériences, grâce à une instruction qui se complique, de l'aveu des spécialistes, et à un mécanisme qui, en devenant plus juste, devient aussi d'un maniement plus difficile sous le feu. Un accident, quelques pertes inévitables seront alors susceptibles de produire le désarroi dans le service, en gênant un tir qui devient inoffensif s'il n'est pas tout à fait exact. C'est pour cela que l'effet de l'artillerie, très redoutable lorsqu'il porte juste, a toujours été considéré jusqu'ici comme étant surtout d'ordre moral. Si perfectionnée que soit l'artillerie nouvelle, elle ne saurait échapper complètement à ces données de l'expérience.

Il est vrai cependant que l'artillerie à tir rapide tend à se rapprocher sensiblement du tir de l'infanterie, en cherchant à battre par rafales, au moyen d'un feu plus exact et plus intense, une zone de terrain d'une certaine profondeur. Cette zone est, suivant l'expression consacrée, arrosée par les projectiles, d'une façon plus ou moins analogue à ce qui se passe pour le feu d'infanterie. Mais la limite d'un tir pareil se trouve forcément dans la dépense de munitions. Si les canons anglais ont tiré 1000 coups par pièce à Magersfontein, combien faudra-t-il

¹ *L'artillerie de campagne en liaison avec les autres armes*, par le colonel Langlois, Paris 1892.

de coups pour maintenir un feu rapide aussi longtemps que durera une attaque d'infanterie? Ce feu sera donc intermittent et l'infanterie assaillante sera, par moments, livrée au tir ennemi, surtout à la fin du combat, c'est-à-dire précisément dans la phase décisive.

Ce sont là des observations de portée générale. Voyons maintenant si l'artillerie apportera dans l'avenir plus d'avantages à l'attaque qu'à la défense.

L'artillerie moderne est de beaucoup supérieure à l'ancienne par sa portée, sa rasance et sa grande rapidité de tir. En outre, des projectiles plus exacts et plus puissants contre les couverts seront probablement inventés, tandis que les servants se trouveront, d'autre part, protégés par des boucliers contre les balles de fusil, sinon contre celles des shrapnels. Mais, si ces progrès doivent permettre de mieux soutenir l'attaque, que de services ne rendront-ils pas à la défense. Quel que soit l'effet des projectiles futurs sur les retranchements, le défenseur en tirera un plus grand parti encore, parce qu'il sera mieux couvert et mieux caché et qu'il pourra ménager ses munitions. L'assaillant, artillerie comme infanterie, sera toujours, par moment, exposé, à découvert, à un feu d'artillerie d'autant plus terrible que les distances auront pu être mieux repérées.

Supposons cependant que l'assaillant est doté d'une grande supériorité d'artillerie, c'est-à-dire qu'il dispose de plus de canons et aussi de munitions suffisantes. Pour soutenir son attaque à découvert, il concentre de nombreuses batteries devant l'objectif de son infanterie, afin de le battre constamment pendant que cette dernière avance. A un moment donné, l'artillerie de la défense ouvre le feu à son tour. Mais, au lieu de concentrer ses pièces, elles les a dispersées, pour mieux les cacher et pour obtenir un feu concentrique. Les témoins oculaires nous assurent qu'en pareil cas un des canons de la défense peut tenir tête à toute une batterie. Si l'assaillant conserve sa position centrale, il va être obligé de tirer excentriquement ou de supporter sans répondre un feu concentrique. Il sera donc contraint, à son tour, de disperser ses batteries. Celles-ci une fois séparées, il lui deviendra difficile de concentrer son feu sur l'objectif de l'infanterie; car, il semble que chaque batterie aura assez à faire à contrebattre le feu des canons de la défense qui se trouveront placés en face d'elle.

Mais, allons plus loin et concédons à l'assaillant une supériorité si grande qu'il parvienne à éteindre, ou à peu près, le feu d'artillerie de la défense. Grâce à ce succès, le feu désormais concentrique de l'assaillant sur l'objectif de son infanterie est repris avec plus de succès, et celle-ci arrive à petite portée de l'ennemi. Ici, commence la phase décisive. Comme nous sommes en terrain découvert, une partie de la ligne seulement, celle qui trouvera des abris suffisants, pourra former le secteur offensif, tandis que le reste, moins favorisé, restera en arrière, se bornant à poursuivre le feu de plus loin. Le groupe offensif formera ainsi une sorte de saillant dans la ligne de feu placé à 200 ou 300 m. de l'ennemi. Les hommes seront épuisés, comme l'ont été les Anglais, par de longues heures de combat poursuivi de position en position, et ils seront exposés, ainsi que nous l'avons vu, aux feux convergents de l'infanterie du défenseur. Tandis que ce dernier pourra porter à couvert ses réserves dans la ligne, jusqu'à concurrence d'un homme par mètre, l'assaillant deviendra de moins en moins nombreux à mesure qu'il avancera. Le nombre des fusils mis en ligne sera, en outre, limité par les dimensions des couverts et, enfin, une partie seulement des hommes tirera, tandis que d'autres chercheront à avancer en rampant. Il semble donc qu'une attaque, placée dans des conditions analogues, aura quelque peine à gagner la supériorité du feu par ses propres forces, puisque sa situation et ses fusils seront forcément inférieurs à ceux de la défense. Or, c'est précisément à ce moment que le secours de l'artillerie lui fera défaut, car, à 100, 200 ou 300 m. de l'ennemi, celle-ci devra cesser son feu, sous peine de détruire ses propres troupes.

Elle ne pourrait en effet, malgré ses boucliers ¹, songer à se mettre en batterie dans la ligne de feu, sans courir le risque d'être détruite ou mise hors de service, pendant son mouvement ou à son arrivée en position. Même si ses boucliers résistent, son personnel ne sera que partiellement couvert et seulement tant qu'il restera immobile; car nous avons vu qu'à petite portée les tirailleurs eux-mêmes ne peuvent échapper qu'en restant couchés. L'artillerie serait ainsi beaucoup plus exposée que ces derniers et il suffirait de pertes relativement faibles pour désorganiser son service. Si on suppose

¹ On peut supposer que les boucliers résisteront aux balles de fusil, à partir de 400 m. et au delà.

enfin que la défense a pu conserver, jusqu'au dernier moment, quelques canons intacts et bien cachés, un ou deux obus ou des balles de shrapnels perfectionnées produiraient dans l'artillerie assaillante des dégâts irréparables, si elle se trouvait dans la ligne de feu.

Quelquefois cependant, comme à Monte Cristo, l'artillerie pourra prendre une position de flanc qui lui permettra de continuer le feu jusqu'au dernier moment. Mais ce sont là des cas exceptionnels qui se présenteront surtout lorsque le front du défenseur sera très court et que, par suite, un mouvement tournant deviendra possible. Or, nous nous limitons ici à l'examen du cas de l'attaque frontale à découvert. Il se pourrait cependant aussi que, même en face d'une longue ligne de défense, l'assaillant, par suite de la disposition du terrain, puisse obtenir, contre un saillant de cette ligne, un feu concentrique et cela sans être exposé lui-même à être pris d'écharpe par les prolongements du front de défense. Mais il est évident qu'ici encore il s'agit d'une situation exceptionnelle et que c'est le défenseur qui sera généralement à même d'obtenir cette convergence.

Il semble donc, à première vue, que l'intervention de l'artillerie à tir rapide, si effective qu'on la suppose, ne pourra pas, par sa seule vertu, rétablir les chances de l'attaque frontale à découvert. A moins de circonstances tout à fait favorables, le feu de l'infanterie régnera généralement en maître dans la zone de 200 à 300 m. où se passe le combat décisif. Pour que l'artillerie assaillante obtienne un succès dans ces conditions, il faut donc supposer, outre des masses énormes de munitions : 1^o la destruction de l'artillerie de la défense : 2^o la destruction complète des couverts de l'infanterie ennemie avant la dernière attaque, ou bien encore l'existence de positions d'artillerie telles que le feu puisse continuer jusqu'au bout pendant le combat rapproché.

La deuxième objection, que l'on peut opposer aux conclusions présentées plus haut, a trait aux particularités de la guerre africaine ainsi qu'aux erreurs qui en ont été la conséquence dans la conduite du combat. Nous en avons déjà dit un mot, chemin faisant, et, sans nier des faits que les Anglais eux-mêmes ont pleinement reconnus, on ne peut s'empêcher de croire que l'on s'est exagéré leur importance documentaire.

Toute armée commet des erreurs, et si une troupe se trouve en présence d'une situation tactique tout à fait imprévue, ainsi que cela s'est passé en Afrique, il en résulte forcément des doutes et des tâtonnements qui paralysent l'action, surtout dans les débuts¹, et produisent vus de loin un effet singulier. Mal préparée à la guerre d'Afrique, l'armée anglaise, malgré sa solidité, devait ressentir ces hésitations; mais sa conversion rapide aux principes de l'ordre dispersé les plus modernes et les plus contraires à ses propres traditions montrent, à n'en pas douter, la nécessité d'entrer dans une voie que les principaux témoins oculaires indiquent clairement.

Cependant, cette conversion eût été insuffisante à elle seule et il s'agissait, en outre, de remplacer, séance tenante et en présence de l'ennemi, un ordre tactique qui s'effondrait par des dispositions nouvelles. L'armée allemande a donné, en 1870, un exemple remarquable d'une transformation analogue, après les grandes pertes éprouvées à Mars-la-Tour et à Gravelotte; mais c'était une armée extrêmement entraînée et peut-être aussi les changements étaient-ils alors moins profonds. Nous avons vu à Paardeberg une preuve intéressante des incertitudes dues à la difficulté du problème principal qui se posait tous les jours dans l'attaque frontale à découvert. Si la tactique avait plus ou moins signalé ces difficultés, elle n'avait fourni jusque-là aucun moyen de les résoudre, parce qu'on ne les croyait pas aussi grandes qu'elles le sont en réalité.

Cependant, quelle que soit l'opinion que l'on se fait des erreurs anglaises, ces dernières ne voilent point les circonstances principales de la guerre d'Afrique, c'est-à-dire les effets du feu. Ces effets, relatés par les témoins oculaires et reconnus dans le nouveau règlement anglais, ne paraissent pas contestables. Peu importe à la discussion que les Anglais aient ou n'aient pas employé les meilleurs procédés tactiques pour y remédier, s'il résulte de tous les témoignages qu'aucune troupe ne peut, à petite portée, parcourir 100 m. debout et à découvert, même formée en tirailleurs.

Tantôt on reproche aux Anglais d'avoir été imprudents, tantôt on leur reproche de n'avoir pas poussé leurs attaques à fond. La vérité est, croyons-nous, que, devenus plus circons-

¹ Ceci résulte sans doute aussi, dans une large mesure, des effets démoralisants et paralysants du feu moderne. Ces effets, déjà constatés en 1870, sont aujourd'hui bien plus considérables.

pects après leurs échecs, ils se sont rendu compte qu'il était inutile de brusquer les choses en terrain découvert. A Paardeberg, un bataillon formé en ordre ouvert perd, en parcourant 250 m., le 22 % de son effectif. Si ce corps eût cherché à franchir les 200 derniers mètres, il n'en serait probablement pas demeuré un seul homme. Nous avons aussi raconté l'attaque des Gordons dans le Rand et l'on peut voir par là qu'après sept à huit mois de guerre, l'infanterie anglaise ne se ménageait pas. Du reste, tout le monde rend hommage à sa solidité. Il est par suite naturel de croire que si l'on doit dorénavant éviter les graves pertes qui résulteraient inmanquablement de formations plus ou moins serrées et d'une offensive hardie, ce n'est pas seulement par humanité mais parce que ces pertes inutiles empêchent tout succès ultérieur.

Si donc l'on admet, sous quelques réserves, les résultats du feu en Afrique, de là découlent, comme des conséquences forcées, l'insuccès probable des attaques frontales à découvert, l'augmentation des intervalles en front et des distances en profondeur et la proscription de tout ordre serré dans le rayon du feu. Il en résulte enfin une extension des fronts de combat qui implique, à son tour, des changements considérables dans le domaine tactique et même stratégique et dans l'emploi de la cavalerie. Ce n'est pas, si l'on veut, une nouvelle tactique qui surgit, car c'est toujours la tactique de l'ordre dispersé, mais il s'agit d'une modification profonde dans tout l'état de choses existant.

V. Le point de vue historique.

Nous venons de recueillir, de la bouche des témoins oculaires, les enseignements de la guerre anglo-boère. Pour mieux nous rendre compte de la situation actuelle, il ne sera peut-être pas inutile de rapprocher les récentes expériences africaines des dernières variations de l'histoire de la tactique.

Au moment où, au déclin du XV^e siècle, les masses profondes des Suisses créaient l'infanterie moderne, en écartant, avec leurs longues piques, le choc de la cavalerie féodale, les armes à feu portatives débutaient bien modestement encore.

Depuis lors, des progrès constants leur ont permis de remplacer peu à peu les armes de choc. L'augmentation de leur nombre et de leur puissance a, en outre, toujours tendu à

amincir un ordre dont la profondeur devenait inutile et dangereuse, à mesure que ce choc devenait plus rare et le feu plus intense. A la fin du XVIII^e siècle naissent les tirailleurs et la formation sur deux rangs. Les effets des fusils de petit calibre se chargeant par la culasse ont ensuite donné naissance, en 1870, à l'ordre ouvert ou dispersé, conçu comme un système. Il paraît donc naturel que l'emploi de fusils de petit calibre réduit, tirant à grande portée et pourvus de répétition, fasse faire à la tactique un pas de plus dans cette voie et nécessite des formations plus étendues, analogues à celles qui ont été employées en Afrique.

Cependant, les armées européennes se sont engagées petit à petit, depuis un certain nombre d'années, dans une sorte de réaction contre l'ordre dispersé, réaction favorisée par l'absence de guerres décisives en matière de tactique et par les flottements qui ont été les conséquences de ce fait.

Après la guerre franco-allemande, l'ordre dispersé régna en maître. Toutefois, comme l'on n'était point encore préparé à le mettre en pratique, après plusieurs années d'essais plus ou moins réussis, il ne tarda pas à se manifester une véritable mauvaise humeur contre l'emploi de formations sans densité, difficiles à manœuvrer et qui portaient atteinte à toutes les traditions. Ces tendances se sont fait sentir dans la guerre turco-russe; mais elles ont eu aussi leur retentissement en occident. La thèse soutenue, non sans apparence de raison, était que l'ordre dispersé détruisait la cohésion, l'élan et l'ancienne discipline et que, dans une attaque, il fallait, bon gré mal gré, à un moment donné, entraîner l'assaillant, en formations plus ou moins denses, pour assurer la marche en avant.

En 1888, au moment où surgissaient les fusils à tir rapide actuels, une publication, restée aujourd'hui encore intéressante, se faisait l'écho de ces critiques¹ et dénonçait la *contradiction intime* qui existait entre l'ordre dispersé et la cohésion nécessaire pour maintenir, jusqu'au bout, des hommes affolés ou paralysés par le feu. L'auteur appuyait sa théorie sur ses expériences personnelles de 1870 et donnait des détails très curieux sur le désordre qui règne, derrière le front, dans le combat moderne ainsi que sur le grand nombre d'hommes qui échap-

¹ *Songe d'une nuit d'été, raconté par un vieux fantassin*; traduit de l'allemand Paris, Westhauser 1888, sans nom d'auteur.

pent à toute surveillance. Le livre se terminait par une sorte de vision tactique, où l'auteur dépeignait le combat tel qu'il le rêvait pour l'avenir. Il concluait que, sans négliger de profiter du terrain, l'on peut et doit employer l'ordre serré et chercher à avancer en pelotons d'environ 50 hommes formés sur un rang.

Lors de l'adoption des nouveaux fusils¹, la scène a semblé un instant changer. Sous l'impression de ce fait nouveau, tous les règlements furent plus ou moins révisés et l'omnipotence du feu, ainsi que le danger des formations serrées, furent constatés dans les textes officiels. Cependant, malgré les apparences, dans la réalité, c'est-à-dire dans les exercices du temps de paix, les choses n'étaient pas conformes aux théories. L'impression produite par l'invention de nouvelles armes s'étant affaiblie, on ne put se résoudre à abandonner complètement les traditions, et la même contradiction intime continua à subsister dans l'âme militaire, ballottée qu'elle était entre la nécessité de tenir compte du feu et le désir de conserver en main les unités tactiques. Après tout, se disait-on, des troupes courageuses l'emporteront toujours en s'élançant à l'assaut, grâce à leur moral et malgré des pertes inévitables. L'on ne songeait pas qu'une grande partie de cette confiance, restée jusque-là le privilège de l'offensive, allait passer dans les rangs d'un défenseur désormais sûr de sa force. Contrairement aux règles théoriques que l'on s'était posées et contrairement aussi à l'évolution historique, on a donc versé de nouveau dans les anciens errements de l'ordre serré.

Tous les jours, on a pu voir l'infanterie se présenter en ordre dense, à quelques cents mètres de l'ennemi ou plus près encore, et des corps à rangs serrés se fusiller à petite portée, tandis que l'artillerie évolue à découvert. Négligeant le combat à pied, la cavalerie recherche le choc de la cavalerie ou charge un ennemi qui n'est ni surpris ni démoralisé. Au moment de l'assaut, les lignes de tirailleurs offrent une densité égale ou supérieure à celle d'une troupe formée sur deux rangs. Les réserves se rapprochent alors par derrière sans se couvrir, pour prendre part au combat en formations serrées, s'étageant les unes derrière les autres et présentant au feu une cible dans laquelle tous les coups toucheraient.

¹ Le fusil français est de 1886, le fusil suisse de 1889.

D'autre part, du côté du défenseur, la contre-attaque, au lieu de dévoiler subitement une nouvelle ligne de feu, ou de renforcer les lignes déjà existantes, exécute une contre-charge à la bayonnette, en marchant à la rencontre de l'ennemi. Enfin, soit dans le repos, soit dans le mouvement, les chaînes se tiennent à un certain alignement qui les empêche de profiter du terrain. Le feu est souvent exécuté à genou, même debout et non couché.

Contradiction intime : aux grandes distances et au début du combat, on déploie en ordre ouvert, avec de grandes précautions. Dans la dernière phase, au contraire, alors que le tir de l'ennemi devient dangereux, on accumule les troupes soit dans l'avant-ligne, soit en arrière de celle-ci, sans qu'il en résulte une plus grande efficacité de feu et sans proportionner l'effectif en ligne à l'étendue disponible des couverts.

Souvent, le défenseur resserre autant qu'il le peut sa défense, au risque d'être tourné et de subir un feu concentrique et aussi de ne pouvoir utiliser tous ses fusils. Parfois enfin, l'assaillant accumule ses troupes, cherchant sur un point donné, la prépondérance des effectifs et non celle du feu, au risque d'occuper, devant le front de la défense, la situation centrale qui a été si désavantageuse aux Anglais.

Si, tenant compte des dernières expériences africaines, on replace, par la pensée, ces faits dans leur cadre historique, on est porté à croire que la phase de réaction que nous venons de traverser ne peut être qu'un temps d'arrêt dans l'évolution de l'art militaire.

Ce sont là les effets bien connus de la paix sur les armées. A mesure que l'on s'éloignait de la campagne de 1870, qui a établi les bases de la tactique moderne, on était porté, tout naturellement, à oublier les leçons pratiques de la guerre, à méconnaître les faits nouveaux et à hésiter devant une extension de l'ordre dispersé, dont les conséquences ne pouvaient pas encore être exactement mesurées.

Colonel Camille FAVRE.

